

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 9 OCTOBRE 1897.

No. 154

SOMMAIRE

Lettre ouverte, *A Filiatreault* — Après le procès, *Victus* — Cris de race et de religion, *Un français canadien* — Charité pratique — Ecole laïque, école catholique, — L'Église catholique en Angleterre, — Le père Etourneau, *Jean de Bonnefon* — Feuilleton : Rome (suite) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

LETTRE OUVERTE

A l'honorable Joseph-Israel Tarte,
Journaliste.

Monsieur,

Dès le début je vous prierai de remarquer que ce n'est pas au ministre des Travaux Publics que je m'adresse, quoiqu'il soit excessivement difficile de disjoindre votre dualité : vous avez tellement mêlé votre double qualité de ministre et de journaliste.

Je dois vous dire aussi que ce n'est pas par des insultes que je vais répondre aux injures que vous me dites dans l'édition de lundi de la *Patrie*.

Je n'ai à défendre ici que moi-même, et je n'entreprendrai pas de répondre pour les autres que vous avez injuriés. Ce sont de grands garçons qui sauront bien se faire respecter.

La première accusation que vous portez contre moi est d'avoir collaboré à *La Libre-Parole*. Je ne me servirai pas du langage que vous emploieriez si vous étiez à ma place, mais je vous dirai nettement

que c'est faux, et personne ne le sait mieux que vous, monsieur Tarte, car quelques jours après, sans sollicitation aucune, lorsque mon nom a été mêlé à toute cette affaire, je l'ai qualifiée comme elle le méritait, et vous avez accepté la preuve que je vous ai donnée.

C'est pour cela que je suis allé vous trouver, à votre demande, à la gare Bonaventure.

Vous dites que j'ai sollicité un emploi du gouvernement. Ici, il faut bien s'entendre. J'ai demandé la position de trajecteur au *Hansard*, que je ne considère pas comme une place du gouvernement, mais comme du patronage que l'on donne aux cent atlants du parti, qui ont gagné leurs épaulettes en supportant le fardeau de la lutte. Ce n'était pas une faveur que je sollicitais, c'était un droit que je réclamaï. J'ai aussi demandé les annonces départementales, et c'était encore un droit. On l'a tellement bien compris que je possède encore les ordres d'insertion de trois annonces du ministère des Postes.

Vous savez mieux que moi que ce patronage est toujours accordé aux journaux militants, et s'il y a eu un journal de lutte dans le parti libéral, c'est bien le mien.

Ici je ferai une petite digression qui me permettra de détruire une légende que vous avez inventée et qui pourrait être crue sur votre parole s'il n'y avait pas de bons chiens de garde comme nous pour veiller sur l'intégrité du parti libéral et remettre les choses en ordre quand on veut les déplacer.

Cette légende absurde est que vous, Tarte, avez été le sauveur du parti libéral.

Eh bien, je vous dis, moi, que vous n'avez rien sauvé du tout. Les causes du triomphe de M. Laurier sont multiples, et

vous n'en êtes pas une. Si ce que vous dites était vrai, il n'y aurait pas eu un comté de la province qui ne vous eût accepté avec enthousiasme. Au lieu de cela qu'avons-nous vu ? Honteusement battu dans Beauharnois, on a été obligé de vous incendier un comté — une forteresse libérale.

Était-ce là que vous deviez aller, monsieur Tarte ? Je vous dirai non. Votre place, en votre qualité de chef, était au poste le plus dangereux, dans un bourgpourri conservateur. — Trois-Rivières, par exemple, — et si vous eussiez été élu j'aurais été le premier à vous déclarer le Messie du parti.

La cause primordiale du triomphe du parti libéral, monsieur Tarte, remonte à une époque beaucoup plus reculée que vous ne semblez vous en douter. Elle date d'un demi-siècle, lorsque l'*Avenir* fut fondé pour défendre les intérêts populaires contre les entreprises audacieuses des Tories du temps et opposer une digue aux empiètements du clergé. Après avoir combattu quatre années, l'*Avenir* dût sombrer dans la tempête et le *Pays* continua la lutte jusqu'en 1871.

Les idées s'élargissaient et le peuple commençait à ouvrir les yeux sur les gens qui le grugeaient. L'ère du boodlage et du péculet commençait, et en 1873, la chute de Sir John Macdonald prouvait que l'on ne voulait pas laisser s'implanter au Canada cette industrie américaine.

Les contestations d'élection devant les tribunaux, principe libéral contre lequel vous avez tant écrit alors, (voir vos lettres à Sir Hector Langevin,) la diffusion des idées libérales par la presse, les prétentions outrées des journaux du calibre du *Canadien*, alors votre journal, de l'*Étendard*, du *Nouveau-Monde*, du *Cour-*

rier du Canada, de la *Vérité* et autres accentuèrent le mouvement, et lorsque le *Canada-Revue* commença sa campagne vigoureuse en faveur de l'éducation populaire, le temps était arrivé d'affirmer hautement les droits égaux de tous les citoyens et de restreindre le rôle du clergé dans la politique. Le résultat des élections a démontré la justesse de nos revendications.

La seconde cause du triomphe du parti libéral est la personnalité éminemment distinguée de notre chef, et de quelques autres chefs libéraux. L'honorable M. Laurier a passé un quart de siècle dans la politique canadienne, et l'ombre même du soupçon ne l'a jamais effleuré. Cette personnification de l'honneur sous quelque forme qu'il se présente, a pesé d'un grand poids dans la décision du peuple fatigué d'être pressuré par les conservateurs, vos amis d'alors, monsieur Tarte, et vos amis d'aujourd'hui.

Quant au rôle que vous avez joué, je n'ai pas à le qualifier ici. Vous avez fait trop piètre figure.

Avant d'aborder un sujet que je ne développerai qu'en dernier lieu, je relèvera quelques expressions heureuses qui ont échappé au rédacteur de votre feuille.

Vous dites que vous avez vu des gens titubant sur la rue et vous insinuez que tous les écrivains qui ont collaboré au *RÉVEIL* sont des ivrognes.

Je crois me rappeler que vous avez fait des excuses en cour à M. Cornélien pour une phrase du même genre.

Si votre assertion est vraie, et si les écrivains du *Canada-Revue* et du *RÉVEIL* qui ont écrit avec un talent et un brio que je ne puis comparer qu'au talent oratoire de l'avocat de la défense dans

vos cause, soient des gens de ce calibre, jugez donc un peu de ce qu'ils pourraient donner s'ils étaient aussi abstèmes que vous.

Une autre expression qui sent son gentilhomme d'une lieue est celle de "rebuts de prisons."

Dans le personnel du *REVEIL* je n'en connais pas. C'est vrai qu'il y a eu quelques mouchards, mais ils ont été exécutés.

Les prisons ont été faites pour les voleurs. Dans certains pays on y met aussi les boodlers, témoin : Boss Tweed. Cette appellation ne peut pas vous être appliquée, car vous avez affirmé sur la sainteté du serment que vous étiez honnête homme. Il y a aussi une autre catégorie de criminels qui méritent la prison : ce sont les gens qui commettent des faux en écriture mais ils y échappent quelquefois grâce à d'heureux concours de circonstances qui se présentent inopinément.

Dans son ensemble, l'article est indigne d'un vrai journaliste, et il est indigne d'un représentant de la Couronne, dont vous deviez sauvegarder l'honneur.

Vous avez déjà désavoué un article devant le tribunal, et je crois que vous feriez bien de désavouer celui-ci.

Voyons maintenant la faute politique que vous avez commise :

Au moment où des hommes de bonne volonté des deux partis politiques — du parti bleu, le vôtre, et du parti rouge, le nôtre — font des efforts pour rétablir la paix, la concorde et l'harmonie entre tous les Canadiens-français, au moment où ces hommes se portent garants de la loyauté des gens qui veulent sincèrement le bien du pays, vous venez, par esprit de vengeance, par haine, vous, le puissant, le superbe, qui avez tout à votre disposition,

tâcher de brouiller les cartes encore une fois, et remettre tout en cause.

Vous voulez tuer, annihiler tous ceux qui ne se mettent pas à genoux devant vos exigences, et vous voulez enlever de la bouche de petits enfants qui sont aussi intéressants que les vôtres, la maigre pitance que nous pouvons leur donner par notre travail.

Je le répète, monsieur Tarte, c'est digne de vous.

Veuillez me dispenser, monsieur, des salutations que je ne vous adresse pas.

A. FILIATREAU.

APRES LE PROCES

— Pouvez-vous me dire ce que les Canaliens ont gagné au procès Tarte-Grenier ?

C'est par cette interpellation que je traduis en langage classique que m'accueillait ce matin un de mes voisins, un bon vieux père qui lit régulièrement son journal tous les soirs mais qui a contracté l'habitude de chercher auprès de moi des éclaircissements supplémentaires les jours où il me rencontre et j'avoue que j'ai été rudement embarrassé de lui répondre si embarrassé que j'ai dû lui remettre des notes par écrit et ce sont là les notes que je vous abandonne ici

“ Le procès Tarte-Grenier n'a pas relevé M Tarte et n'a pas abaissé M Grenier, le fait est qu'ils se sont mis tous deux au même niveau avec cette curieuse méthode de se crier réciproquement et simultanément lorsqu'on les appelait voleur : “ vous en êtes un autre ”. En somme le procès a prouvé—si tant est qu'il ait prouvé quelque chose—que les deux acteurs de la comédie qui s'est jouée l'autre jour se valaient, pour dire le moins. Depuis un an les détails et les accusations de cette cause se colportent dans tout le Canada, il n'est plus un journal d'Ontario qui n'ait publié tout et partie de ce que disait la *Libre Parole*. Le *World* de Toronto a imprimé en substance et en détail tout ce que contenait l'article de M Grenier mais il n'a pas été poursuivi. M Tarte disait alors ou a dit

en public à maintes reprises : attendez qu'un journal de Québec reproduise cela et vous verrez si je le poursuivrai!

Pourquoi cette préférence nationale ?

Eh bien, la *Libre Parole* a écopé M. Tarte s'est complu à accuser un confrère de chantage et a consenti à se travestir en homme d'affaires, laissant percer à jour son portefeuille pour le plaisir de rendre publiques les élucubrations télégraphiques de son solliciteur de commandite.

En somme, ce procès, à qui profite-t-il, en dehors des avocats ?

Quel est l'homme dont l'opinion a varié sur le compte de M. Tarte ou de M. Grenier ? En est-il un seul dont l'opinion ait changé ?

Les Canadiens intelligents, et c'est, Dieu merci, la majorité, n'ignorent pas à quoi s'en tenir, mais il y a une autre catégorie en jeu, celle des adversaires de notre race, ces anglais, irlandais et écossais qui rient bien fort de nous voir aux prises, qui s'amusent avec raison en songeant que notre race ne connaît ni bienfaisance, ni reconnaissance, que nos chefs ne savent pas satisfaire les demandes et que les partisans ne savent pas faire patienter les quémandeurs.

Nous, la nationalité la plus mal partagée, qu'on affublé de chefs inacceptables on nous accuse de toujours nous plaindre et de toujours être en révolte et il faut avouer que nous faisons bien tout pour mériter ce reproche,

Il ne manque pas de journaux anglais qui demandent des \$200 et même plus à des ministres comme subvention ; mais les ministres anglais ne s'amusent pas à faire savoir leurs noms. C'est une des conséquences du métier de ministre cette sollicitation financière et si elle n'est pas très relevée, elle n'a rien de coupable,

Oui, il est inutile de le nier, nous mettons — nous, les Canadiens — tout en œuvre pour nous rapetisser devant ceux qui voudraient nous réduire encore plus bas. Nous fournissons tous les aliments possibles à leurs railleries, à leur curiosité malsaine, à leur malveillante imagination

Le procès Tarte-Grenier va pendant de longs jours encore fournir pâture aux journaux d'Ontario comme l'avaient fait ces procès contre feu l'hon. Mercier. Ils serviront d'arguments à ceux

qui affirment que nous sommes impropres au gouvernement libre et qu'il faut nous noyer dans l'Union Législative.

Là se bornent les notes que je remis à mon interlocuteur et quand il les eut parcourues il ho-ha la tête et me dit.

—Mais alors, c'était une folie de faire ce procès ?

—Certainement, répondis-je, une folie dangereuse,

VICTUS

AVEC RAISON

On redoute avec raison la consommation, mais on néglige avec une déplorable absence de logique de soigner un rhume qui néglige, conduit à la phtisie et au tombeau. Avec un flacon de BAUME RHUMAL, on se débarrassera du rhume et des fatales conséquences,

Cris de race et de religion

Monsieur le directeur du REVEIL,

Un groupe important de Français dont je ne suis que le porto-parole s'est ému à bon droit de l'explosion insolite d'hostilité et de haine contre la colonie française de Montréal, qui vient de se produire dans le journal "La Patrie" longtemps considéré comme l'organe et l'apôtre de tout ce qui était français et républicain au Canada,

Nous y voyons aujourd'hui traiter "d'aventuriers, gibiers de bagne et de potence, rebuts de capitale échoué sur nos rives, excrément des pavés de Paris," des compatriotes qui ont conquis par la force de leurs connaissances et de leur travail un rang enviable dans leur sphère respective. Nous ne saurions laisser passer sous silence des injures trop collectives pour ne pas nous atteindre dans tout ce qui nous est cher dans le nom de la France, dans le renom de sa chère capitale et dans le titre glorieux de Français.

Mais il y a quelque chose qui nous touche encore plus profondément, c'est de voir renouveler contre nous ces cris fanatiques de race et de religion que le parti libéral avait promis de taire à jamais.

Il est inutile de répéter ce que tout le monde

sait ici que la colonie Française de Montréal est dans sa grande majorité libérale. Pendant de longues années elle a subi douloureusement les effets de la campagne farouche des ultramontains et c'est avec joie qu'elle a salué et aidé l'avènement au pouvoir d'un gouvernement qui se réclamait de cette belle vertu : la liberté.

Et le premier acte de ce gouvernement serait donc d'exiger comme titres à sa juste protection des certificats de naissance et des billets de confession ?

Nous ne le croyons pas.

L'hon. Wilfrid Laurier recevait l'autre jour à Montréal une délégation de trente citoyens choisis et délégués par la colonie française toute entière pour le féliciter de son élévation à la dignité de grand officier de la Légion d'Honneur.

Ces hommes que le chef du gouvernement accueillait par ces mots "Mes chers concitoyens," on les voit aujourd'hui traités dans le journal d'un ministre d'aventuriers sans feu ni lieu, de dévorants attachés aux mamelles canadiennes.

Voyons quel jeu joue-t-on alors ?

N'est-il pas humiliant pour nous Français d'avoir chaque jour à défendre notre nationalité parmi ceux qui se réclament si fort de la France ? Voit-on jamais dans la presse anglaise faire une distinction quelconque entre un rédacteur anglais né en Angleterre ou né au Canada ; entre un écrivain irlandais né en Irlande ou né au Canada. Ce n'est que dans la presse française que ces tristes différends se produisent et pourtant ces journaux se disent si français !

Il y a même plus, un grand nombre de Français résidant au Canada qui s'y occupent de politique, qui se mêlent au journalisme ont subi les épreuves de la naturalisation,

Ils n'ont pas abandonné la France—le voulaient-ils, ils ne le pourraient pas car la loi française en ce qui regarde les obligations nationales ne laisse jamais déchoir ses droits—ils n'ont pas abandonné la France, ils ont assumé des responsabilités additionnelles et en échange le tribunal leur a solennellement garanti la jouissance de ses droits et privilèges des citoyens "nés sujets britanniques de cette province."

C'est donc mettre en échec la justice, c'est violer la parole donnée du Canada, c'est faire mentir la Reine qui délivre ces parchemins que de nier à nos compatriotes naturalisés le droit et la jouissance des complètes franchises canadiennes sur le même pied que les enfants du sol.

Il ne faut pas oublier non plus que le Monument des Braves, élevé au cimetière catholique à la mémoire des patriotes de 1837-38, recouvre les cendres et porte le nom d'un Français qui se fit passer la corde au cou pour revendiquer les libertés canadiennes françaises, Si les Français ont le droit d'être frappés, qu'ils aient au moins celui d'être écoutés.

Que doit-on penser alors de voir pareil mépris des engagements de la Couronne dans l'organe d'un de ses ministres ?

Mais nous ne voulons pas prolonger ces récriminations qui nous font trop de peine et dont les tribunaux pourront d'ailleurs toujours être saisis.

Ce qui nous navre c'est de voir l'effondrement des beaux rêves ; des illusions dans lesquelles nous vivions après avoir créé souche ici comme le firent les ancêtres de ceux qui nous insultent il y a deux ou trois cents ans. Car ce qui nous distingue des canadiens-français, nous français-canadiens, c'est une question de temps — et nos fils, s'ils venaient un jour à oublier leur mère pourraient tout aussi bien souiller le nom de leur père que le font aujourd'hui les descendants de la France qui nous renient quand une mère commune nous sacrifia le plus pur de son sang et nous donna à titre égal mais à des époques différentes ce que l'hon Wilfrid Laurier appelait le plus grand des biens : la vie.

Je n'ai pas pour mission, monsieur d'aller plus loin, je n'ai voulu que faire connaître tout ce que nous avons souffert depuis quelques jours dans notre âme de Français et dans les sympathies vraies que nous éprouvons pour le pays où nous sommes attachés presque tous par les liens les plus chers au monde, les liens de la famille.

Je n'ai pas chargé de répondre aux insultes, j'ai le devoir de relever quelle triste réponse les Français reçoivent lorsqu'ils viennent si cordialement prendre leur part aux réjouissances nationales et faire acte à l'égard du chef du gouver-

nement de sentiments amiables dont il ne leur est tenu pas même le compte le plus modeste.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression de mes regrets d'avoir été si long et de ma reconnaissance pour l'espace que vous m'avez accordé.

UN FRANÇAIS-CANADIEN.

C'EST CERTAIN

Guérison parfaite assurée de toutes les maladies de poitrine par l'emploi régulier et persévérant du BAUME RHUMAL, le spécifique français préconisé contre le rhume, la toux, la grippe, la coqueluche et la bronchite. 25 cts le flacon. En vente partout.

CHARITE PRATIQUE

Nous parlions la semaine dernière d'organiser la charité publique pour la rendre plus efficace qu'on ne veuille pas croire que nous voulons, fonder de la charité bureaucratique comme elle existe en France.

S'il fallait un exemple de plus pour montrer combien ces deux mots jurent d'être associés, nous le trouverions dans la petite histoire que les journaux parisiens nous ont transmise. Nous ne savons si elle vraie ; malheureusement elle est très vraisemblable.

On que, lors de sa visite à Paris, l'an dernier, le tsar Nicholas II laissa cent mille francs pour les pauvres de Paris. Les bureaux de bienfaisance furent chargés de la répartition. Comment serait-elle faite ? suivant quelle méthode et après quelle enquête ? Mon Dieu, la chose fut bien simple, On prit la liste officielle des indigents inscrits et l'on calcula qu'il revenait exactement deux francs à chacun. On s'approvisionna donc de pièces de quarante sous en aussi grand nombre que possible et on les distribua avec une régularité mathématique.

Voici maintenant ce que racontent nos confrères : dans un certain arrondissement, un employé du bureau de bienfaisance eut l'idée de marquer d'une rayure légère les pièces qu'il devait distribuer. Le stock en fut vite épuisé. Le lendemain un garçon fut envoyé chez les mar-

chands de vin du quartier pour avoir, de préférence en pièces de deux francs, la monnaie d'un billet de mille. Quand cette monnaie arriva, le subtil bureaucrate y retrouva, grâce à la petite marque faite par lui, la plupart des pièces qu'il avait distribuées la veille.

On voit combien il est vain et même démoralisant de faire la charité sans discernement. Etre indigent n'est pas une profession extérieure c'est une misère, c'est-à-dire un besoin dont il faut mesurer l'étendue et constater la réalité pour pouvoir y proportionner le secours ? Que signifie le procédé mécanique qui consiste à diviser une somme par le chiffre d'indigents officiels pour savoir ce que chacun peut y prétendre. Les indigences sont-elles égales ? Peut-on mettre sur la même ligne le paresseux vagabond et la femme veuve qui a la charge de trois ou quatre enfants et doit son loyer au propriétaire ou peut-être n'a plus de crédit chez son boulanger ou encore le vieillard infirme qui doit mendier pour vivre ? Croit-on qu'en procédant comme on l'a fait, on a répondu avec intelligence aux sentiments généraux qu'avaient dicté l'amour ? Et cette façon de faire parvenir aux pauvres les libéralités n'est-elle pas de nature à dégoûter de ces institutions qui se parent du titre de bureaux de bienfaisance ?

Leurs procédés officiels et mécaniques vont à l'encontre d'une curieuse et efficace de la misère. Ils entretiennent et encouragent le mal qu'il faudrait guérir ; ils démoralisent et ceux qui donnent et ceux qui reçoivent ; ils ne tendent à rien moins qu'à créer une caste particulière d'indigents, dont l'indigence sera le métier et la fortune et dont la société devra supporter la charge chaque année plus lourde et plus inutile. Ce qu'il faut, c'est d'organiser des Assistances par le travail et par une enquête constante des besoins à domicile ? La solidarité sociale doit être active et intelligente. Elle ne consiste pas à entretenir la classe des mendiants de profession, mais à la supprimer peu à peu en relevant les membres momentanément déchus du corps social en rendant autant que possible chaque citoyen le sentiment de sa dignité et de sa responsabilité personnelle sous une forme facile et urgente entre

Ecole Laïque, Ecole Catholique

On se plaint trop souvent de préjuger l'opinion française en matière d'éducation et on croit qu'en France il ne s'établit pas une comparaison raisonnée entre les systèmes, entre les valeurs respectives des règnes éducationnels et des méthodes, c'est une grave erreur et on en aura la preuve dans les deux conversations suivantes que nous relevons dans deux journaux républicains l'un le *Voltaire* l'autre le *Journal du Havre* prenait des points de vue parfaitement opposés sur cette question et pourtant arrivant des conclusions très dignes, très morales, très pratiques qui indiquent qu'on peut discuter ces questions honnêtement sagement et poliment.

Le premier article, celui du *Voltaire* expose ainsi le principe de l'école laïque.

Aujourd'hui, on n'ose plus alléguer que les écoles publiques ne donnent pas de résultats au point de vue de l'industrie, les chiffres étant là pour prouver le contraire. Mais quelques personnes critiquent encore notre éducation laïque. " Vos écoles, s'écrient-elle, sont des écoles sans Dieu ! "

Il serait plus exact de dire que ce sont des écoles sans prêtre, pasteur, rabbin ou iman. La République répète aux parents : " Puisque la liberté de conscience est une des plus précieuses conquêtes de la révolution, l'Etat ne doit plus intervenir dans ces questions d'ordre intime, qui ne relèvent que de la volonté de chaque citoyen. Retenez bien ceci : l'école ne sera plus la servante de l'église, ni du temple, ni de la synagogue, ni de la mosquée ; elle sera toute simplement l'école. Vous y apprendrez à penser, mais à penser librement ; c'est dans cette faculté que consiste la dignité de l'homme. "

Mesdames et messieurs, à ces écoles laïques qui, maintenant, ne sont plus seulement communales, mais nationales, vous avez mille fois raison de confier vos fils, ce qui, par parenthèse, vous laisse absolument libre de leur faire donner ailleurs l'instruction religieuse. Quant à nous, si nous restons muets sur les dogmes qui divisent les hommes, nous sur ceux qui les rapprochent. Nous enseignons la piété filiale, l'obligation du travail, le respect de la foi jurée, le goût de la vérité et de la justice, la fidélité dans les affections ; la fraternité, le dévouement, la reconnaissance, l'honneur.

Vos enfants sont appelés à devenir des citoyens. Ils seront peut-être un jour séparés par des opinions politiques et religieuses. Mais nous n'aurons pas failli à notre tâche si, placés dans des camps différents, ils restent d'accord dans la pratique " pour placer le but de la vie aussi haut que possible, pour avoir la même horreur " de tout ce qui est bas et vil, la même admiration de ce qui est noble et généreux, la même " délicatesse dans l'appréciation du devoir. "

En attendant, nous les aimons, ces chers enfants, nous les aimons comme nous aimons les nôtres. Autant que personne, nous nous attachons à leur faire acquérir ces qualités extérieures de tenue, de politesse et de langage qui plaisent tant ; mais avant tout, je le répète, nous tenons à leur assurer ce fonds d'idées morales et civiques, cette éducation forte, virile, qui, seule, peut les mettre en état d'exercer leurs droits en connaissance de cause et de remplir résolument tous leurs devoirs. En un mot notre règle est de développer en eux, avec le sentiment de la dignité et de la responsabilité personnelles, le culte de ces trois grandes choses sans lesquelles l'homme s'étirole et meurt : la liberté, la famille, la patrie.

On peut discuter ces doctrines mais on ne peut certainement nier qu'elle soient écrites sur un ton de haute élévation morale.

Aussi sommes-nous heureux de placer à côté de ces remarques celles qu'adresse à un ami qui le consultait sur le choix d'une maison d'éducation pour ses enfants. M. Jules Delahaye l'ardent poléniste qui conquiert ses lauriers dans l'Université et brilla plus tard à l'École des Chartes.

Voici la lettre où le nom de Frères Ignorantins appliqué aux disciples de Jean-Baptiste de LaSalle n'est pas pris ironiquement mais dans l'acception populaire qu'il reçoit toujours en France :

Pour ma part, dit M. Delahaye, je n'hésiterait pas à placer d'abord mes fils chez les *Ignorantins* comme les appellent un grand nombre d'imbéciles qui ont appris le grec et le latin.

Mon ami " demeura stupide, " comme dit Corneille, et je dus lui expliquer pourquoi l'enseignement secondaire des *Ignorantins* me paraissait plus pratique, le plus approprié aux besoins personnels des jeunes gens, au besoin général de la société, à laquelle l'enseignement public devra avoir pour principale ambition, ce semble, de

fournir le plus grand nombre possible des auxiliaires qui lui sont le plus utiles.

Pour tous les élèves sans distinction dans leurs premières classes, le fondement solide avant l'ornementation, le nécessaire avant le superflu, le concret avant l'abstrait. La mémoire, le raisonnement, ne sont pas moins bien, peut-être mieux exercés par la solution multiple de problèmes d'arithmétique, de physique, de chimie que par la traduction du *De Viris* ou des fables d'Esopé, par l'étude des éléments de toutes les sciences modernes que par l'étude prématurée des littératures anciennes, par la gymnastique des langues vivantes, que par l'orthopédie des langues mortes.

" Et ce savoir usuel pour tous, les *Ignorantins* estiment justement qu'il doit être la première assise des autres savoirs, dans toutes les conditions de la vie. La seule uniformité d'enseignement qu'il acceptent, la voilà !

Ils n'ignorent pas combien ils foisonnent les bacheliers de nos lycées et de collèges, non moins incapables d'arpenter leurs champs ou de cuber leurs bois, que de lire, comprendre, goûter, dans leur texte, les beautés des auteurs grecs ou latins sur lesquels ils ont baillé pendant huit ou neuf années.

" C'est cette médiocrité, cette insuffisance, dans des choses principales comme dans les accessoires, qu'ils veulent par-dessus tout éviter. et qu'ils évitent par un emploi plus judicieux des premières années et des premiers efforts de l'enfant.

" Mais il arrive un moment où ils s'aperçoivent que les facultés de leurs élèves se développent en des directions différentes où, partant, l'uniformité adoptée par eux comme toutes les autres uniformités, doit prendre fin.

Ils l'observent, ils le guettent ce moment, pour dire au père et à la mère, qui suivant les moyens et leur position sociale : " Votre enfant perd son temps à préparer son baccalauréat "secondaire moderne" contentez-vous pour lui du certificat de grammaire, " — ou bien : " Les dispositions de votre enfant pour l'abstraction littéraire sont manifestes. Il y réussira mieux que dans les sciences. Laissez-nous lui donner les premières notions du grec et du latin. "

J'ignore la proportion des élèves que les *Ignorantins* poussent dans cette dernière voie. Mais je suis sûr que c'est de beaucoup la moindre, et qu'elle ne serait guère différente, dans nos lycées et nos collèges, si l'on avait la sagesse d'y procéder à la même sélection, si l'on ne voulait, à tout prix, y faire des mandarins, comme en Chine

J'ajoute qu'elle est plus conforme à la loi naturelle qui répartit entre ses membres les services à une société bien organisée. Car il tombe sous le sens que les hommes de littérature et de spéculation ne peuvent être qu'une exception, que les hommes d'action et de métier doivent constituer la majorité, la foule. L'humanité ne vit pas de belles lettres ; elle vit de pain. Et le bon sens dit, comme l'Écriture, qu'elle est condamnée à le gagner à la sueur de son front.

Voilà pourquoi des éducateurs pratiques consciencieux, préoccupés de ne pas augmenter le nombre des déclassés, des parasites, des oisifs des incapables qui encombrant et troublent notre société, se feront toujours un devoir de ne lui enlever qu'à bon escient et le moins possible des bras, des activités, des intelligences techniques.

Voilà pourquoi je prétends qu'il y a, en France, dix fois plus de lycées et de collèges, vingt fois, trente fois moins d'écoles professionnelles qu'il ne devrait y en avoir.

Voilà pourquoi, si j'avais des fils, je les mettrais d'abord chez les *Frères Ignorantins*.

Voilà comment on aime entendre discuter la question des écoles sans injures, sans parti pris.

Nous avons déjà exprimé à l'égard des collèges des Frères et en particulier du collège du Mont-S-Louis de Montréal une opinion analogue.

LA PREFERENCE

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français le BAUME RHUMAL, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhume, toux, grippe, bronchites graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE

On mande de Londres :

Dernièrement se sont ouvertes à Ramsgate, par une messe pontificale célébrée dans l'église de Saint-Augustin, les fêtes par lesquelles l'Église catholique d'Angleterre célèbre le treize centième anniversaire du débarquement de saint-Augustin sur le sol anglais. La tradition indique Ebbsfleet, tout près de Ramsgate, comme le lieu de cet événement que tous les chrétiens anglais sont d'accord pour commémorer.

L'Angleterre, au début de son histoire, était

partagée en plusieurs royaumes. Ethelbert, roi de Kent, qui régna de 560 à 616, fut le premier à prendre un certain ascendant sur ses voisins. Il avait épousé Berthe, fille de Caribert, roi des Francs. Celle-ci fut autorisée à suivre sa religion qui était la religion chrétienne mais ce n'est qu'à partir de 597, alors que Grégoire-le-Grand envoya le moine Augustin prêcher le christianisme en Angleterre, que celui-ci y fit de réels progrès.

On connaît l'histoire de Grégoire se promenant un jour sur la place du marché à Rome il n'était pas pape encore. Il vit quelques beaux garçons exposés comme esclaves et demanda d'où ils venaient. Ce sont des Angles, répondit-on. " Non pas des Augles. mais des anges ", s'écria Grégoire. " Mais de quelle tribu sont-ils ? " De celle de Deira. " Alors dit le futur pape qui ne semblait point dédaigner le calembour, doivent-ils être délivrés de la colère de Dieu, *de ira Dei.* "

Moins d'un an après le débarquement de saint Augustin l'Angleterre était chrétienne. On sait par quelles vicissitudes le christianisme a passé dans ce pays, mais on apprécie le progrès des idées de tolérance qui sont la conquête la plus précieuse de notre siècle quand on voit figurer sur les programmes des cérémonies prochaines ces mots : Son Eminence le cardinal-archevêque de Westminster et Leurs Seigneuries les évêques de la hiérarchie ; et qu'on se rappelle comment fut accueilli ici le rétablissement de la hiérarchie, épiscopale en 1850 Les colères d'antan se sont calmées et aujourd'hui il y a dans l'Empire britannique 28 archevêchés et 102 sièges épiscopaux.

Le cardinal Perraud, archevêque d'Autun, qui était allé assister aux fêtes, a prêché à l'oratoire de Brompton.

TROP TARDER NUIT

Ne tardez pas, dès le début d'un rhume, à prendre les moyens de l'enrayer. Quelques doses de BAUME RHUMAL vous débarrasseront du germe redoutable de toutes les affections de la gorge et des poumons.

OPINIONS

LE PERE ETOURNEAU

Les successeurs de Lacordaire à Notre-Dame seraient-ils destinés à rester des noms, pour entourer la grande mémoire du mort comme les souris circulent autour du cadavre d'un lion ?

S'il ne peut pas être trouvé un homme de verbe assez haut, de front assez puissant pour dominer et séduire la foule assemblée dans la basilique Royale, ne serait il pas préférable de fermer à jamais cette chaire vers laquelle les oreilles du monde catholique se tendirent jadis, cette chaire qui deviendrait ainsi le reliquaire du génie de Lacordaire ?

Les circonstances faites pour tout maîtriser, excepté Dieu, ont descendu de la tribune sacrée le Père Oliver, avant qu'il ait pu donner la mesure de son talent.

L'archevêque de Paris, déposant cet orateur d'à-propos malheureux, se montre administrateur prudent. Peut-être, en son intérieur, le cardinal Richard approuve-t-il le discours prononcé devant le cénotaphe des victimes du Bazar. Cette opinion ne supprime pas, — au contraire, — le mérite qu'a le prince de l'Eglise en évitant un scandale, celui des sifflets.

Il ne faut pas diminuer le Père Ollivier jusqu'à lui refuser l'ombre du talent, après lui avoir prêté le soleil du génie. Les ironies flattieuses dans lesquelles on enveloppe le vaincu de l'actualité fleurissent la jalousie. Les bonnes âmes doivent s'efforcer à croire que le Dominicain est un humble, heureux d'aller se cacher dans l'élégante retraite restaurée par la main artiste du Père Feuillette. S'il a refusé — autant qu'un religieux peut refuser — le modeste honneur d'être prieur à Lille, c'est par excès de modestie. Cet homme, défiant de soi comme tous les maîtres de l'idée, craint que ce poste ne soit au-dessus de ses forces administratives,

Il est impossible de voir ce moine disparaître à jamais et descendre, avant l'heure, dans une concession de province sans constater qu'il avait, dès la première année, rempli la nef de Notre-

Dame, la même où la savante machine de M. d'Hulst, avait obtenu le vide pneumatique.

Mais, dans la vie de l'orateur chrétien, la moindre faute fait l'effet d'une vapeur sur un cristal : elle obscurcit tout. En un jour de deuil français, mais aussi de grandeur française, le Père Ollivier a dit lourdement une de ces vérités qu'il n'est pas bon de proclamer à certaines heures, une de ces vérités que le manteau d'un Bossuet peut seul draper ; or, dans ce manteau là, on taillerait nombre de robes pour nombre d'Ollivier.

Beaucoup de choses doivent consoler le déchu et surtout le choix du successeur. C'est un Dominicain encore et le plus éloquent parmi ceux dont la célébrité n'a pas donné ses fruits.

Le Père Étourneau a porté jusqu'ici dans les chaires de Paris et de la province quelque chose d'infiniment rare et d'infiniment supérieur aux effets de costume et de geste. Il a cette grande tournure littéraire qui plaira dans la dernière église où l'on écoute comme s'avoir écouter est un charme.

Par son parler, la race se marque ; il a des partis de grands diseurs à la mode du dix-septième siècle. Mais ceux qui l'écoutent sentent de premier abord, qu'ils ont au-dessus d'eux un homme de conviction pour doubler un homme de talent ; l'idée de vérité, telle une épée divine dans la main d'un ange, flamboie autour des mots et des phrases.

Exprimé par sa voix, la religion n'est pas seulement vraie : elle se montre belle ; car le dire est modestement noble, simplement majestueux, coupé rarement de trivialités, sacrifice à la démocratie.

Imitateur en cela du Père Monsabré, le Père Étourneau évitera sûrement les faciles succès d'actualité. Mais s'occupera-t-il à dresser contre la philosophie un traité de dogme qui soit un mur de granit ? Ou bien, comme Lacordaire, se révélera-t-il moraliste ému faisant passer dans l'âme des auditeurs ses frissons douloureux et ses tremblements enthousiastes ? On ne le sait encore. Il ne faut pas oublier pourtant que le

le nouvel orateur de Notre Dame a une âme pure et simple, qu'il est né prêtre et qu'il a toujours ignoré les orages. Il ne pas, comme Lacordaire, en mettant la main sur sa poitrine, sentir le tumulte des tempêtes à grand'peine apaisées et il n'a pas, pour parler des passions, le mérite de les avoir écrasées en lui. Il sait l'histoire et la théologie : ce sont deux qualités assez rares pour qu'entrelacées, elles fassent au moins un nouveau et fier armature.

Un de ses amis — le plus dévoué — assurait hier que l'élu de l'archevêché ignorait encore le sujet à traiter et qu'il attendait une haute inspiration. A travailler ainsi sur un thème imposé l'orateur perdrait sa force et son originalité et ferait cruellement tomber le fardeau d'espérance que l'Ordre de saint Dominique a mis sur ses épaules.

Dans son privé, ce formidable a le charme de la douceur auquel, d'après les livres saints, doit être l'empire du monde.

C'est un homme de quarante-quatre ans, de grande attitude, avec un champ d'idées dans les prunelles. Il y a cette sorte d'yeux dont Sixte-Quint disait, parlant du cardinal d'Ossat :

— Pour ne pas être pénétré par eux, il s'agit de ne pas penser sous leur regard.

Mais, chez lui, l'infrangible fermeté s'enlace dans la charité et il garde cette aménité charmante avec les hommes, qui vient de l'humilité devant Dieu.

Tel est l'arbre en fleurs que la main tremblante du vieil archevêque a planté entre les dalles de la métropole. Dans quelques mois on cueillera les premiers fruits pourvu que les fleurs ne tombent pas sur le pavé.

Si la gelée venait à l'heure de la récolte, si la foule des catholiques fuyait le champ de Notre-Dame, le cardinal Richard, ou son successeur, devrait demander à un prêtre séculier ce que les moines n'auraient pas pu donner. Dans tout le clergé de France, un seul homme pourrait alors se lever, pavot de haute tige dans le parterre où les autres têtes se baissent avec une honteuse égalité vers la terre. L'heure serait venue de choisir celui que sa valeur et la jalousie des sots condamnent à la retraite,

Pour ne pas être victime de sa supériorité, ce prêtre, porteur de foi et d'éloquence, a dû se cacher dans l'ombre d'une stalle de chanoine au fond de sa province. Trop jeune, il montra ces facultés que le dix-septième siècle appelait le *je ne sais quoi* afin d'éviter les difficultés de la définition.

Né pour conduire le troupeau des hommes, il parla avec l'autorité de la science acquise et du talent trouvé dans le berceau. Les prix de son succès furent l'exil et le silence imposés. Mais ce que la haine des sots avait pris pour une vengeance ne tarda pas à retourner en bienfait : dans une noble retraite, le prêtre mûrit son esprit et dora son éloquence au soleil de l'étude. Depuis sa disgrâce, il fut entendu à Paris une seule fois et ses auditeurs restèrent inclinés sous le charme d'une parole aussi ardente que dans le passé, mais dans un feu nourri. Amis et ennemis comprirent dès lors qu'un jour le chanoine exilé se trouverait dans la chaire de Lacordaire par le droit qui domine les jalousies honteuses et les combinaisons sordides : le droit du génie.

JEAN DE BONNEFON.

BON RESULTAT

Si vous tousez, le BAUME RHUMAL, vous soulagera et vous guérira rapidement. Tous ceux qui en ont fait usage en ont obtenu les meilleurs résultats. Les médecins eux-mêmes s'en servent à le prescrire à leurs malades.

Au cours de sa plaidoirie dans la cause Tarte-Grenier, M. H. C. St Pierre a eu une phrase malheureuse, lorsqu'il a déclaré qu'il n'y avait plus de "Vieux Rouges" dans le pays. S'il eût assisté à l'assemblée du Club National vendredi soir, il aurait vu qu'il y en avait encore suffisamment pour écraser le candidat de la clique Tarte à vue de nez, sans préparation d'aucune sorte et sans cabale.

"Straws show which way the winds blows," et ceci doit prouver à nos chefs que les "Vieux Rouges" sont encore vivants, et n'ont pas l'intention de se laisser écraser par la trinité Tarte-chapleau-Dansereau qu'est peut-être fort respectable, mais qui ne répond pas aux aspirations du vieux parti libéral "le seul qui ne bleuit pas en vieillissant."

FEUILLETON

ROMEPAR
EMILE ZOLA
XIV

— Oh ! Saint-Père, moi, je n'existe pas, et mon livre n'existe pas. J'ai désiré voir votre Sainteté, oh ! passionnément, pour m'expliquer, pour me défendre. Et je ne sais plus, je ne trouve plus une seule des choses que je voulais dire, et je n'ai que des larmes, des larmes qui m'étouffent... Oui, je ne suis qu'un pauvre homme, je n'ai que le besoin de vous parler des pauvres. Oh ! les pauvres, oh ! les humbles, que j'ai vus depuis deux ans dans nos faubourgs de Paris, si misérables et si douloureux, de pauvres petits que j'allais ramasser dans la neige, de pauvres petits anges qui n'avaient pas mangé depuis deux jours, des femmes que la phtisie rongait, sans pain, sans feu, au fond de taudis immondes, des hommes jetés sur le pavé par le chômage, las de quêter du travail comme on quête une aumône, retournant à leurs ténèbres ivres de colères, avec l'unique pensée vengeresse de mettre le feu aux quatre coins de la ville. Et le soir, le terrible soir, où dans la chambre d'épouvante, j'ai vu une mère qui venait de se suicider avec ses cinq petits, la mère tombée sur une paille en allaitant son nouveau-né, les deux fillettes dormant aussi là leur dernier sommeil de blondines jolies, les deux garçons foudroyés plus loin, l'un anéanti contre un mur, l'autre renversé par terre, tordu en une suprême révolte... Oh ! Saint-Père, je ne suis plus que leur ambassadeur, l'envoyé de ceux qui souffrent et qui sanglotent, l'humble délégué des humbles qui meurent de misère, sous l'exécrable dureté, l'effroyable injustice sociale. Et j'apporte à Votre Sainteté leurs larmes, et je mets à ses pieds leurs tortures, et je lui fait entendre leur cri de détresse, comme un cri monté de l'abîme, demandant justice, si l'on ne veut pas que le ciel croule... Oh ! soyez bon, Saint Père, soyez bon !

Il avait tendu les bras, il l'implorait, en un geste de suprême appel à la piété divine. Puis, il continua :

— Et, Saint-Père dans cette Rome éternelle et resplendissante, est-ce que la misère aussi n'est pas affreuse ? Depuis des semaines que j'erre au hasard, dans l'attente, à travers la poussière fameuse de ses ruines, je ne fais que me heurter à des maux inguérissables, qui m'ont empli d'effroi, Ah ! tout ce qui s'effondre, tout ce qui expire.

l'agonie de tant de gloire, l'affreuse mélancolie d'un moude qui se meurt d'épuisement et de faim !... Là, sous les fenêtres de Votre Sainteté, est-ce que je n'ai pas vu un quartier d'horreur, des palais inachevés, frappés d'une hérédité maudite, ainsi que des enfants rachitiques qui qui ne peuvent aller au bout de leur croissance, des palais en ruine déjà, devenus les refuges de toute la misère pitoyable de Rome ? Et, comme à Paris, quelle population de souffrance, étalée en plein air avec plus d'impudeur encore, toute la plaie sociale, le chancre dévorant toléré et montré, en sa terrible inconscience ! Des familles entières qui vivent leur oisiveté affumées sous le soleil splendide, les vieux devenus infirmes, les pères attendant un peu de travail leur tombe du ciel, les fils dormant parmi les herbes sèches, les mères et les filles traînant leur paresse bavarde, flétries avant l'âge... Oh ! Saint-Père, dès l'aurore, demain, que Votre Sainteté ouvre cette fenêtre, et qu'elle le réveille de sa bénédiction ce grand peuple enfant, qui sommeille encore dans son ignorance et dans sa pauvreté ! Qu'elle lui donne l'âme qui lui manque, l'âme consciente de la dignité humaine, de la loi nécessaire du travail, de la vie libre et fraternelle, réglée par la seule justice. Oui, qu'elle fasse un peuple de ce ramassis de misérable, dont l'excuse est de tant souffrir dans son intelligence et dans son corps, vivant comme la bête qui passe et meurt sans savoir, sans comprendre, et qu'on roue de coups !

Peu à peu, les sanglots l'étranglaient, il ne parla plus que secoué, emporté par sa passion.

— Et, Saint-Père, n'est-ce pas à vous que je dois m'adresser, au nom des misérables ? N'êtes-vous pas le Père ? n'est-ce pas devant le Père que l'envoyé des pauvres et des humbles doit s'agenouiller, comme je suis agenouillé en ce moment ? Et n'est-ce pas au Père qu'il doit apporter l'énorme charge de leurs douleurs, en demandant pitié enfin, aide et secours, justice, oh ! surtout justice ?... Puisque vous le Père, ouvrez donc la porte largement, que tout le monde puisse entrer, jusqu'aux plus petits de vos enfants, les fidèles, les passants de hasard, même les révoltés, les égarés, ceux qui entreront peut-être, à qui vous épargnerez les peines de l'abandon. Soyez le refuge des routes mauvaises, le tendre accueil offert aux voyageurs, la lampe hospitalière toujours allumée, aperçue de loin et qui sauve dans l'orage... Et, puisque vous êtes la puissance, ô Père, soyez le salut. Vous pouvez tout, vous avez derrière vous des siècles de domination, vous êtes monté aujourd'hui dans une autorité

morale qui vous a rendu l'arbitre du monde, vous êtes là, devant moi comme la majesté même du soleil qui éclaire et qui féconde. Oh ! soyez l'astre de bonté et de charité, soyez le rédempteur, reprenez la besogne de Jésus qu'on a pervertie au cours des siècles, en la laissant entre les mains des puissants et des riches, qui ont fait de l'œuvre évangélique le plus exécrable monument d'orgueil et de tyrannie. Puisque l'œuvre est manquée, recommencez-là, remettez-vous avec les petits, avec les humbles, avec les pauvres, ramenez-les à la paix, à la fraternité, à la justice de la communauté chrétienne. . . . Et dites, ô Père, dites que je vous ai compris, que j'ai simplement exprimé là vos idées chères, le seul et vivant désir de votre règne. Le reste, oh ! le reste, mon livre, moi, qu'importe ! Je ne me défends pas, je ne veux que votre gloire et le bonheur des hommes. Dites que, du fond de votre Vatican, vous avez entendu le craquement sourd des vieilles sociétés corrompues. Dites que vous avez tremblé de pitié attendrie, dites que vous avez voulu empêcher l'épouvantable catastrophe, en rappelant l'Évangile, au cœur de vos enfants frappés de folie, en les ramenant à l'âge de simplicité et de pureté, lorsque les premiers chrétiens vivaient en frères innocents. . . . Oui n'est-ce pas ? c'est bien pour vous êtes remis avec les pauvres, ô Père, et c'est pour cela que je suis ici, à vous demander pitié, bonté justice. de toute mon âme, oh ! de toute mon âme de pauvre homme !

Alors, il succomba sous l'émotion, il s'écrasa par terre, dans une débâcle de gros sanglots. Son cœur éclatait et se répandait. C'étaient des sanglots énormes, des sanglots sans fin, toute une houle effrayante qui venait de son être entier, qui venait de plus loin, de tous les êtres misérables, qui venait du monde dont les veines charriaient la douleur avec le sang même de la vie. Il était là, dans sa brusque faiblesse d'enfant nerveux, l'ambassadeur de la souffrance, ainsi qu'il l'avait dit, Et, aux genoux de ce pape immobile et muet, il était là toute la misère humaine en larmes.

Léon XIII, qui aimait surtout parler, et qui devait faire un effort sur lui-même pour écouter parler les autres, avait d'abord, à deux reprises, levé une de ses mains pâles pour l'interrompre. Puis, saisi peu à peu d'étonnement, gagné lui-même par l'émotion, il lui avait permis de continuer, d'aller jusqu'au bout de son cri, dans le désordre du flot irrésistible qui l'emportait. Un peu de sang était monté à la neige de son visage, ses lèvres et ses joues s'étaient rosées

faiblement, tandis que ses yeux noirs luisaient d'un éclat plus vif. Dès qu'il le vit sans voix, abattu à ses pieds, secoué par ces gros sanglots qui semblaient lui arracher le cœur, il s'inquiéta, il se pencha.

— Mon fils, calmez-vous, relevez-vous. . .

Mais les sanglots continuaient, débordaient emportaient toute raison et tout aspect, dans la plainte éperdue de l'âme blessée, dans le grondement de la chair qui souffre et qui angoisse.

— Relevez vous, mon fils, ce n'est pas convenable. . . . Tenez ! prenez cette chaise.

Et d'un geste d'autorité, il l'invita enfin à s'asseoir

Pierre, péniblement, se releva, s'assit, pour ne pas tomber. Il écartait ses cheveux de son front, il essuyait de ses mains ses larmes brûlantes, l'air fou, tâchant de se ressaisir, ne pouvant comprendre de ce qui venait de se passer.

— Vous faites appel au Saint-Père. Ah ! certes, soyez convaincu que son cœur est plein de pitié et de tendresse pour les malheureux. Mais la question n'est pas là, il s'agit de notre sainte religion. . . . j'ai lu votre livre, un mauvais livre, je vous le dis tout de suite, le plus dangereux et le plus condamnable des livres, précisément par ses qualités, par les pages qui m'ont intéressé moi-même. Oui, j'ai été séduit souvent, je n'aurais pas continué ma lecture, si je ne m'étais senti comme soulevé dans le souffle ardent de votre foi et de votre enthousiasme. Ce sujet était si beau, il m'a passionné tant ! *La Rome Nouvelle*, ah ! sans doute il y avait un livre à faire avec ce titre, mais dans un esprit totalement différent du vôtre. . . . Vous croyez m'avoir compris, mon fils, vous être pénétré de mes écrits et de mes actes, au point de n'exprimer que mes idées les plus chères. Non, non ! vous ne m'avez pas compris, et c'est pourquoi j'ai voulu vous voir, m'expliquer, vous vaincre.

Muet et immobile, c'était maintenant Pierre qui écoutait. Il n'était cependant venu que pour se défendre, il souhaitait avec fièvre cette entrevue depuis trois mois, préparant ses arguments, certain de la victoire ; et il entendait traiter son livre de dangereux, de condamnable, sans protester, sans répondre par toutes les bonnes raisons qu'il avait crues irrésistibles. Une lassitude extraordinaire l'accablait, comme épuisé par son accès de larmes. Tout à l'heure, s'il se serait levé, il dirait ce qu'il avait résolu de dire.

— On ne me comprend pas ! répétait Léon XIII, d'un air d'impatience irrité. En France surtout, c'est incroyable que j'aie tant de peine à me faire comprendre ! . . . Le pouvoir temporel, par

exemple, comment avez-vous pu croire que jamais le Saint-Siège transigera sur cette question ? C'est un langage indigne d'un prêtre, c'est la chimère d'un ignorant qui ne se rend pas compte des conditions dans lesquelles la papauté a vécu jusqu'ici et dans lesquelles elle doit continuer de vivre si elle ne veut pas disparaître du monde. Ne voyez-vous pas le sophisme, lorsque vous la déclarez d'autant plus haute qu'elle est dégagée davantage des soucis de sa royauté terrestre ? Ah ! oui, une belle imagination, la pure royauté spirituelle, la souveraineté par la charité et l'amour ! Mais qui nous fera respecter ? Qui nous fera l'aumône d'une pierre pour reposer notre tête, si nous sommes jamais chassé, errant par les routes ? Qui assurera notre indépendance quand nous serons à la merci de tous les États ? Non, non ! cette terre de Rome est à nous, car nous en avons reçu l'héritage de la longue suite de nos ancêtres, et elle est le sol indestructible, éternel, sur lequel la sainte Église est bâtie, de sorte que l'abandonner, ce serait vouloir l'écroulement de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. D'ailleurs, nous ne le pourrions pas nous sommes lié par notre serment envers Dieu et envers les hommes.

Il se tut un instant, pour laisser Pierre répondre. Mais celui-ci avait la stupeur de ne rien trouver à dire, car il s'apercevait que ce pape parlait comme il devait le faire. Les choses confuses et lourdes, amassées en lui, dont il avait senti la gêne, tout à l'heure, dans l'antichambre secrète, s'éclairaient maintenant, se précisaient avec une netteté de plus en plus grande. C'était, depuis son arriv à Rome, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait compris, l'amas de ses désillusions, des réalités existantes, sous lesquelles son rêve d'un retour au christianisme primitif était à demi mort déjà, écrasé. Il venait brusquement se rappeler l'heure, où sur le dôme de Saint-Pierre, il s'était vu imbécile avec son imagination d'un pape parement spirituel, en face de la vieille cité de gloire obstinée par sa pourpre. Ce jour-là, il avait fui le cri furieux des pèlerins du Denier de Saint-Pierre acclamant le pape roi. La nécessité de l'argent, de ce dernier esclavage du pape, il l'avait acceptée. Mais tout croulé ensuite, quand la véritable Rome lui était apparue, la ville séculaire de l'orgueil et de la domination, où la papauté ne saurait être sans le pouvoir temporel. Trop de liens, le dogme, la tradition, le milieu, le sol lui-même la rendaient immuable, à jamais. Elle ne pouvait céder que sur les apparences, il vindrait quand même une heure où ses concessions s'arrêteraient, devant

l'impossibilité d'aller plus loin sans se suicider. La Rome nouvelle ne se réaliserait peut-être un jour qu'en dehors de Rome, au loin ; et là seulement se réveillerait le christianisme, car le catholicisme devait mourir sur place, lorsque le dernier des papes, cloué à cette terre de ruines disparaîtrait sous le dernier craquement du dôme de Saint-Pierre qui s'effondrerait comme s'était effondré le temple de Jupiter Capitolin. Quant à ce pape d'aujourd'hui, il avait beau être sans royaume, avoir la fragilité chétive de son grand âge, la pâleur exsangue d'un très vieille idole de cire, il n'en flambait pas moins de la passion rouge de la souveraineté universelle, il n'en était pas moins le fils obstiné de l'ancêtre, le Pontifex Maximus, le Cesar Impérateur, dans les veines duquel coulait le sang d'Auguste maître du monde.

— Vous avez parfaitement vu, reprit Léon XIII, l'ardent désir d'unité qui nous a toujours possédé. Nous avons été bien heureux le jour où nous avons unifié le rite, en imposant le rite romain dans la catholicité entière. C'est là une de nos plus chères victoires, car elle peut beaucoup pour notre autorité. Et j'espère que nos efforts, en Orient, finiront par ramener à nous nos chers frères égarés des communions dissidentes, de même que je ne désespère pas de convaincre les sectes anglicanes, sans parler des sectes protestantes qui seront forcés de rentrer dans le sein de l'Église unique, l'Église catholique, apostolique et romaine, quand les temps prédits par le Christ s'accompliront... Mais ce que vous n'avez pas dit, c'est que l'Église ne peut rien abandonner du dogme. Au contraire, vous avez semblé croire qu'une entente interviendrait, que de part et d'autre on se ferait des concessions ; et c'est là une pensée condamnable, un langage qu'un prêtre ne put tenir sans être criminel. Non, la vérité est absolue, pas une pierre de l'édifice ne sera changée. Oh ! dans la forme, tout ce qu'on voudrait ! Nous sommes prêt à la conciliation la plus grande, s'il ne s'agit que de tourner certaines difficultés, de ménager les termes pour faciliter l'accord... Et c'est comme notre rôle dans le socialisme contemporain, il faut s'entendre. Certes, ceux que vous avez si bien nommés les déshérités de ce monde, sont l'objet de notre sollicitude. Si le socialisme est simplement un désir de justice, une volonté constante de venir au secours des faibles et des souffrants, qui donc plus que nous s'en préoccupent et travaillent avec plus d'énergie ?

**TÊTE GRISONNANTE
ET MENACÉE
DE CALVITIE**
On évite ce danger par l'usage de
**La Vigueur des Cheveux
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGIT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

PRÉPARÉ PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U.S.A.

A VENDRE

**Deux Matériels
d'Imprimerie**

COMPRIENANT
**Presses,
Caracté
Casses,
Etc.**

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.
S'adresser à A. FILIATREAU, L.
cité de Poste, 2184. 157 rue Sanguine

'LESUN

**Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada**
Siege Social, Montreal.

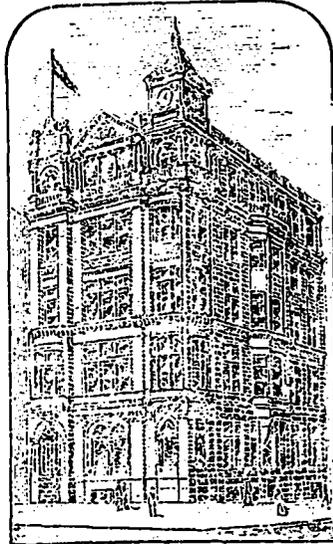
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des

principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 9
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 06
Revenu pour 1896.....	1,886,258 06

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Botte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward & Co., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE	CAPITAL.....	\$15,000,000
CONTRE LE FEU	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
ET SUR LA VIE	FONDS INVESTIS en CANADA	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone 11, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaçant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épopées les plus glorieuses de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont un nombre de 34 et occupent un espace d'un demi de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux coupes en terre, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de sculpture pour la somme de c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.